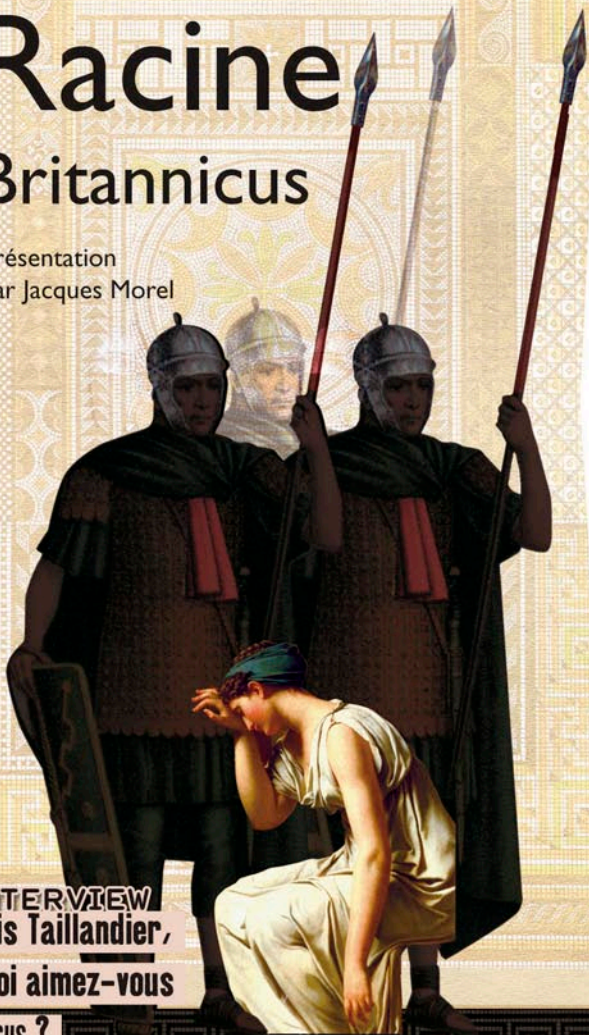


Racine

Britannicus

Présentation
par Jacques Morel



INTERVIEW
François Taillandier,
pourquoi aimez-vous

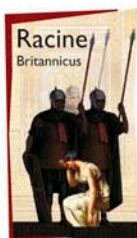
BRITANNICUS ?

Extrait de la publication



Racine

Britannicus



« L'idée de Narcisse, d'Agrippine et de Néron, l'idée si noire et si horrible qu'on se fait de leurs crimes, ne saurait s'effacer de la mémoire du spectateur », écrit Saint-Évremond en 1670.

Si *Britannicus* a de quoi décontenancer, tant au XVII^e siècle qu'aujourd'hui, c'est que la violence et la noirceur des personnages mènent le tragique à son paroxysme, et l'humain à ses dernières limites. En nous montrant le début du règne de Néron et sa perversité terrifiante, Racine nous fait en effet assister, selon ses propres termes, à la naissance d'un « monstre ».

Présentation, notes et chronologie
par Jacques Morel

Nouvelle bibliographie mise à jour

Interview : « François Taillandier,
pourquoi aimez-vous *Britannicus* ? »

Texte intégral

Illustration :
Virginie Berthemet
© Flammarion

editions.flammarion.com

GF
Extrait de la publication
Flammarion

BRITANNICUS

*Du même auteur
dans la même collection*

BAJAZET.

BÉRÉNICE (édition avec dossier).

BRITANNICUS.

IPHIGÉNIE (édition avec dossier).

PHÈDRE (édition avec dossier).

LES PLAIDEURS (édition avec dossier).

**THÉÂTRE I : LA THÉBAÏDE. ALEXANDRE LE GRAND. ANDRO-
MAQUE. LES PLAIDEURS. BRITANNICUS. BÉRÉNICE.**

**THÉÂTRE II : BAJAZET. MITHRIDATE. IPHIGÉNIE. PHÈDRE.
ESTHER. ATHALIE.**

RACINE

BRITANNICUS

Édition de
Jacques MOREL

GF Flammarion

Extrait de la publication

© 2010, Flammarion, Paris, pour cette édition.
ISBN : 978-2-0812-3804-6

Extrait de la publication

INTERVIEW

« **François Taillandier,**
pourquoi aimez-vous *Britannicus* ? »



Parce que la littérature d'aujourd'hui se nourrit de celle d'hier, la GF a interrogé des écrivains contemporains sur leur « classique » préféré. À travers l'évocation intime de leurs souvenirs et de leur expérience de lecture, ils nous font partager leur amour des lettres, et nous laissent entrevoir ce que la littérature leur a apporté. Ce qu'elle peut apporter à chacun de nous, au quotidien.

François Taillandier est romancier et essayiste, auteur notamment de la suite romanesque *La Grande Intrigue* (Stock, 5 volumes) et de *La Langue française au défi* (Flammarion). Il a accepté de nous parler de *Britannicus* de Racine, et nous l'en remercions.

Quand avez-vous découvert cette pièce pour la première fois ? Racontez-nous les circonstances de cette découverte.

C'est très banal : la pièce était au programme de la seconde. L'année précédente, nous avions déjà étudié *Andromaque*. On en expliquait des scènes en classe, et on devait aussi en apprendre des extraits par cœur. À l'époque (vers 1970), dans mon école de prêtres en province, Racine était quasiment sanctifié à côté de Corneille et Molière. C'était le classique par excellence, personne ne se demandait si ça nous intéressait ou nous « concernait » d'une manière ou d'une autre. Pour ma part, je m'y intéressais réellement.

Votre coup de foudre a-t-il eu lieu dès le début ou après ?

Difficile à dire... Ce n'était pas un texte d'un accès aisé. Beaucoup d'élèves ne voyaient là que des grandes phrases pompeuses et compliquées. J'éprouvais aussi cette difficulté, mais je faisais l'effort de la surmonter. J'étais fasciné, justement, par le langage de Racine, sa solennité, sa rigueur. Les personnages de Racine parlent une langue qui n'est pas la nôtre, même si c'est bel et bien du français... J'aimais la précision de ces alexandrins alignés au cordeau, impeccablement « balancés » : « L'impatient Néron cesse de se contraindre ; / Las de se faire aimer, il veut se faire craindre » (attention : bien prononcer *impati-ent*, sinon le rythme est faux...). C'était comme d'admirer un champion des agrès ou de la barre fixe, quand soi-même on parvient à peine à soulever ses fesses !

Relisez-vous ce livre parfois ? À quelle occasion ?

Je ne passe guère une année sans relire une pièce de Racine – celle-là ou une autre. Toujours avec le même plaisir et le même intérêt, pour les mêmes raisons. Dans le théâtre de Racine, tout est fondé sur la parole et l'expression. Les règles de la tragédie classique interdisent qu'il y ait « de l'action » sur scène. Ce qui importe est ce que les personnages ressentent, et la façon dont ils le formulent et nous transmettent leurs émotions. Racine travaille comme un mécanicien : il isole un par un tous les sentiments, toutes les motivations de ses personnages, et il les leur fait exprimer, au moment voulu, dans le déroulement de l'intrigue. Tout est dit une fois, rien qu'une fois, de façon précise. Cette parole contrôlée, mûrement pesée, soumise à la cadence régulière des alexandrins et des rimes, souligne par contraste toute la violence et tout le désordre des passions. Racine est celui qui a le plus rapproché l'expression littéraire d'une science exacte !

Est-ce que cette pièce a marqué vos livres ou votre vie ?

Beaucoup. En 1992, j'ai écrit un roman intitulé *Les Nuits Racine*. Cela se passe pendant un festival de théâtre au cours duquel on joue plusieurs de ses pièces. Les personnages de mon roman (un metteur en scène, une journaliste, un vieux professeur...) y sont confrontés ou comparés aux personnages raciniens. Qu'y a-t-il de semblable ou de différent dans leurs désirs, leurs bonheurs ou leurs échecs ? Que signifie le tragique ? Et ça fonctionne : le théâtre de Racine « explique » très bien mes personnages modernes. Racine est un immense psychologue. Il montre comment nous sommes prisonniers de nos affects, comment nous nous mentons parfois à nous-mêmes... Il devine l'inconscient. Il n'a pas connu Freud,

mais il a pressenti tout ce qu'il y a d'obscur en nous. Voyez comment Agrippine, mère de Néron, considère que, pour elle, Junie serait « une rivale ». Voyez Néron avouant sa jouissance quand il voit Junie, à peine habillée, en larmes, traînée par des soldats en pleine nuit...

Quelles sont vos scènes préférées ?

Toutes ! Je veux dire par là qu'il n'y a dans une pièce comme celle-là rien d'inutile ou de secondaire. Chaque scène fait progresser l'intrigue vers son dénouement. En ce sens, Racine est aussi un formidable professeur de scénario. Prenons un exemple. D'après Tacite, dont il s'est inspiré, Néron avait deux conseillers ou « précepteurs » : Sénèque et Burrhus. Or Sénèque n'apparaît pas dans la pièce. Pourquoi ? Parce que les deux rôles se répéteraient plus ou moins l'un l'autre. Il faudrait les faire apparaître tous deux autour de l'empereur, cela compliquerait tout et ralentirait l'action. Racine imagine donc que Sénèque est « retenu loin de Rome », ce qui lui permet de simplifier. C'est comme ça qu'on obtient un scénario « efficace », concentré sur les enjeux essentiels. Que l'on fasse un film, une chanson, un tableau, c'est pareil : une œuvre d'art ne doit comporter que des éléments nécessaires. Sinon elle perd de la force. Cela dit, il y a bien sûr des moments particulièrement intenses, comme la scène 3 de l'acte II, lorsque Néron déclare à Junie son intention de l'épouser.

« Et ne préférez point à la solide gloire
Des honneurs dont César prétend vous revêtir
La gloire d'un refus sujet au repentir. »

Les derniers mots sont une menace à peine dissimulée... alors qu'il vient de lui dire qu'il est amoureux d'elle ! Face à lui, le courage et la dignité de Junie sont magnifiques.

Y a-t-il selon vous des passages « ratés » ?

À l'époque, certains critiques ont trouvé que l'action traînait un peu au quatrième acte. On y voit Néron hésiter, intimidé par sa mère, ébranlé par les observations de Burrhus... Le personnage perd cette tension, cette énergie qui marque les personnages de tragédie. Cependant cette critique me paraît fautive : l'objet de Racine est justement de nous montrer un personnage incertain de lui-même, qui tente avec difficulté de s'affirmer – et qui n'y parviendra qu'en faisant le mal. On peut aussi trouver que le personnage de Britannicus n'a pas grand intérêt. Il est particulièrement naïf (acte I, scène 4) de ne pas deviner que Narcisse le trahit ! Même si Racine a donné son nom à la pièce, il est bien évident que ce n'est pas lui qui en est le centre.

Cette pièce reste-t-elle pour vous, par certains aspects, obscure ou mystérieuse ?

Il y a toujours dans les pièces de Racine quelque chose d'insondable. C'est pourquoi on peut toujours le relire. Il est le maître absolu de l'ambiguïté. Néron est-il « mauvais » par nature ? Non. Racine souligne qu'il a d'abord gouverné Rome avec beaucoup de bonne volonté et d'humanité. Il répugnait à condamner un homme à mort (acte IV, scène 3), ce qui, pour l'époque, est certainement exceptionnel. Seulement ce jeune empereur appliqué est secrètement tourmenté. Il n'a jamais eu le choix. On l'a fait empereur, on l'a marié, on lui a donné des conseillers... Il aspire à être lui-même. Son drame, c'est qu'il n'y parviendra que par l'injustice. Donc c'est, si l'on veut, le salaud de la pièce, mais ce salaud inspire quand même une sorte de compassion. Le théâtre est un tribunal où tout être humain a le droit d'être compris.

Quelle est pour vous la phrase ou la formule « culte » de cette œuvre ?

Ce vers : « Caché près de ces lieux, je vous verrai, Madame... » Néron contraint Junie à rompre avec Britannicus, sans qu'elle puisse lui expliquer ce qui se passe, ni lui témoigner son amour. Il surveillera leur conversation. Nul doute qu'il va prendre plaisir à les voir souffrir tous les deux. C'est de la torture morale. C'est d'une perversité absolue. En même temps, c'est la prémonition d'un pouvoir quasi totalitaire qui a les moyens de vous contrôler partout où vous êtes. Pensons à *1984* d'Orwell, et à la phrase célèbre : « Big Brother is watching you ! » La pièce pose la question du pouvoir et de ses abus. Dans plusieurs pièces de Racine, il y a cette image angoissante d'un palais clos, avec ses couloirs secrets... À noter d'ailleurs qu'Agrippine, dès le début de la pièce, a avoué la même ambition de pouvoir caché :

« Lorsqu'il se reposait sur moi de tout l'État,
Que mon ordre au palais assemblait le sénat,
Et que derrière un voile, invisible et présente,
J'étais de ce grand corps l'âme toute-puissante. »

Elle indique dans la même scène que ce qu'elle veut, c'est le pouvoir ; il lui importe peu que celui-ci soit exercé de façon morale, humaine, et conforme aux vœux du peuple romain. Cette question du pouvoir et de son exercice est capitale. Racine écrit cela alors que Louis XIV exerce depuis huit ans le pouvoir personnel, après la longue régence de sa mère. Le roi a alors trente et un ans, et Racine un an de plus. Les deux hommes se connaissent et s'admirent. Racine est le protégé du roi. Pourtant, l'air de rien, le poète tend un miroir au souverain, lui indique ce qu'est un bon ou un mauvais prince, le met en garde contre la tentation de la tyrannie. Ce qui n'empêchera nullement Louis XIV de défendre la pièce de Racine contre les critiques qui la contestent. Ni d'être parfois tyrannique, d'ailleurs...

Si vous deviez présenter ce livre à un adolescent d'aujourd'hui, que lui diriez-vous ?

Je lui dirais : ce dramaturge courtisan du temps de Louis XIV, ces empereurs et ces princesses de l'Antiquité, cette langue si éloignée de la vôtre, tout cela peut à première vue vous rebuter. Eh bien, c'est justement parce que c'est loin de vous que ça vaut la peine de faire le détour. On ne s'enrichit que de ce qui est différent... Même si vous ne voyez pas tout de suite ce que ça vous apporte.

*
* *

Avez-vous un personnage « fétiche » dans cette œuvre ? Qu'est-ce qui vous frappe, séduit (ou déplaît) chez lui ?

Un personnage intéressant de la pièce est Narcisse, qui trahit la confiance de Britannicus et flatte les mauvais penchants de l'empereur, par arrivisme personnel. Avec trois siècles d'avance, Racine a fait le portrait-robot du parfait collabo des régimes les plus odieux. Pour le reste, le personnage « fétiche », c'est Néron lui-même, pour les raisons que j'ai dites plus haut. C'est une personnalité écrasée par celle de sa mère (« Mon génie étonné tremble devant le sien », dit-il à la scène 2 de l'acte II). Et puis il ne parvient pas à être aimé pour lui-même : il est entouré de courtisanes, il peut avoir toutes les femmes dont il a envie (il le dit lui-même, à l'acte II, scène 2...). Mais il souffre de voir que Junie aime sincèrement Britannicus, quoique celui-ci n'ait ni pouvoir ni fortune... Il a tout, il peut tout – sauf être aimé pour lui-même. C'est cette frustration qui le rend criminel.

Ce personnage commet-il selon vous des erreurs au cours de sa vie de personnage ?

Il ne fait pas d'erreur, il est une erreur ! Tout son destin est faussé. D'ailleurs tous les personnages de la pièce échouent : Agrippine et Burrhus ne réussissent pas à contrôler Néron. Britannicus et Junie ne parviennent pas à sauver leur amour (et Britannicus sa vie). Néron n'arrive pas à plaire à Junie.

Quel conseil lui donneriez-vous si vous le rencontriez ?

Je me vois mal donner des conseils à un empereur romain... Et moins encore à un personnage de tragédie. Le tragique de Racine, c'est la fatalité intérieure. On est entraîné par son caractère, par ses blessures, on n'y résiste pas. Il y a des confidents qui donnent de bons conseils ; ils ne sont pas écoutés ! C'est pessimiste, Racine. Il ne faut pas oublier son éducation janséniste : sa conviction profonde, c'est que l'être humain, sans l'aide de Dieu, ne peut aboutir qu'à l'échec et au mal.

Si vous deviez récrire l'histoire de ce personnage aujourd'hui, que lui arriverait-il ?

Bah... Peut-être serait-il l'héritier d'une énorme fortune boursière... Il aurait tout l'argent qu'il veut, il pourrait faire des fêtes énormes avec des centaines d'amis... Et tout cela le dégoûterait, parce qu'il aurait le sentiment qu'il n'a pas construit sa vie lui-même... « Des jours toujours à plaindre et toujours enviés... » Cela dit, pas besoin de récrire les œuvres. Celle-ci nous en dit suffisamment, à nous d'en ressentir les échos.

*

* *

**Aimeriez-vous mettre en scène cette pièce ?
Comment l'interpréteriez-vous ? (quelle ambiance ?
quels acteurs choisiriez-vous, et pourquoi ?)**

Je la ferais jouer de façon très sobre, très classique. Trop de metteurs en scène, aujourd'hui, surchargent les œuvres avec leurs propres intentions... Il faut jouer ça tel quel, au plus près du texte. Il me semble qu'Isabelle Huppert ferait une remarquable Agrippine : elle saurait se montrer dure, dominatrice, tout en laissant voir des failles, de la souffrance. Pour Néron, Benoît Magimel : juvénile, séduisant – mais capable de suggérer une personnalité déstructurée, donc dangereuse... C'est ça, un acteur : quelqu'un qui suggère. Cela étant, ce n'est pas à moi qu'il faut demander de mettre en scène. Mickaël Haneke, le cinéaste de *Funny Games*, de *Caché* et du *Ruban blanc*, serait à mon avis idéalement racinien.

*
* *

Le mot de la fin ?

Racine fait partie des auteurs qui nous rendent plus intelligents.



INTRODUCTION

Britannicus a été représenté pour la première fois le 13 décembre 1669 à l'Hôtel de Bourgogne. La des Œillets, âgée d'une cinquantaine d'années, tenait le rôle d'Agrippine, Brécourt celui de Britannicus, La d'Ennebaut celui de Junie et Floridor celui de Néron. Dans *Artémise et Poliante*, Boursault a conté cette première et rappelé, non sans malveillance, les conditions malheureuses de son déroulement : présence boudeuse de Corneille, coïncidence du spectacle avec l'exécution en place de Grève du marquis de Courboyer (1670). Les premières critiques n'ont pas été favorables à Racine. Charles Robinet, dans sa *Lettre en vers à Madame* datée du 21 décembre, affecte d'admirer l'œuvre, en prétendant avoir écrit sur le même sujet une pièce bien supérieure, et insiste surtout sur la qualité des acteurs de l'Hôtel. Dans sa *Lettre à M. de Lionne*, Saint-Évremond se dit partagé entre l'estime que lui imposent des vers « magnifiques » et le regret de voir travailler un poète « sur un sujet qui ne peut souffrir une représentation agréable. En effet, l'idée de Narcisse, d'Agrippine et de Néron, l'idée, dis-je, si noire et si horrible qu'on se fait de leurs crimes, ne saurait s'effacer de la mémoire du spectateur ; et quelques efforts qu'il fasse pour se défaire de la pensée de leurs cruautés, l'horreur qu'il s'en forme détruit en quelque manière la pièce » (mars-avril 1670).

On ne sait si Racine connaissait *Le Couronnement de Poppée* de Monteverdi (1642). Il est certain, en revanche, qu'il avait lu, et peut-être vu, *La Mort de Sénèque* de Tristan L'Hermite (1644 ; impr. 1645). L'œuvre de Tristan

se situe immédiatement après la mort d'Octavie (62 apr. J.-C.). Elle s'ouvre par un dialogue d'un étonnant cynisme entre Néron et Poppée, tous deux ravis de la mort de cette gêneuse. Burrhus est mort. Sénèque, selon Poppée, devrait subir le même sort. Suit une conversation entre l'empereur et Sénèque, où celui-ci, en bon stoïcien, dit son scrupule à recevoir tant de faveurs et de richesses des mains de son disciple Néron. Au deuxième acte, malgré la déception que lui causent les tristes changements de son élève, Sénèque se refuse à participer à la conjuration des Pisons. Il se dit en revanche séduit par une « secte nouvelle », la religion chrétienne (II, 4). Cependant, accusé par Poppée, il devra se donner la mort après avoir confessé son attachement au Christ. À la fin de la tragédie, Néron sombre dans une crise de fureur, comparable aux fureurs d'Hérode dans la *Mariane* (1637). Il attend du Ciel « quelque éclat de tonnerre » ; « Mais, ajoute-t-il, avant je perdrai la moitié de la terre » (V, 4).

En écrivant une tragédie à sujet romain, Racine s'engageait sur un terrain plusieurs fois foulé par son vieux rival Corneille. Le modèle des tragédies de la conjuration restait *Cinna*. Il est certain que la violence de Néron s'oppose ici à la clémence d'Auguste, comme le pressent Agrippine dès la première scène de la pièce :

« Il commence, il est vrai, par où finit Auguste ;
Mais crains que l'avenir détruisant le passé,
Il ne finisse ainsi qu'Auguste a commencé. »

(v. 32-34)

Surtout, Racine se souvient d'*Othon* (1664 ; publ. 1665). Le héros de Corneille est nommé par Agrippine :

« Othon, Sénécion, jeunes voluptueux,
Et de tous vos plaisirs flatteurs respectueux. »

(v. 1205-1206)

Le sujet de *Britannicus* est évoqué par Corneille en un vers euphémique mais éloquent :

« Néron n'épargna point le sang de son beau-frère. »

(*Othon*, v. 238)

Composition et mise en pages



NORD COMPO
m u l t i m é d i a

N° d'édition : L.01EHPN000377.N001
Dépôt légal : mars 2010

Extrait de la publication